Le Roi ivre
farce en deux tableaux

Jacques Languirand

Volume 3, Number 1, 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/600234ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/600234ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (print)

1918-5499 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Languirand, J. (1970). *Le Roi ivre : farce en deux tableaux*. *Voix et images du pays*, 3(1), 254–278. <https://doi.org/10.7202/600234ar>

LE ROI IVRE

farce en deux tableaux

de

Jacques Languirand

Le Roi ivre, farce en deux tableaux de Jacques Languirand, a été représenté pour la première fois au Théâtre de Dix Heures le 1^{er} novembre 1956 par la troupe « Les Insolites ». La mise en scène était de Louis-Georges Carrier.

La distribution était la suivante :

CŒUR-DE-FER, roi despotique, cruel et débauché. Il s'ennuie Roger Garceau
BOUTADE, le bouffon. Hideux, ricaneur et peureux Jacques Zouvi
LA REINE, douce et simple Monique Champagne
LE MOINE, décharné, pâle et nerveux Roland Laroche
LES GARDES, ils sont deux et s'opposent physiquement Guy L'Ecuyer et
Gilbert Fournier

DÉCOR

L'action se situe dans un moyen âge de carton-pâte.

Un seul décor : la salle du trône qui comporte une entrée du côté opposé à celui où se trouvent quelques marches et le trône.

Au fond, quelques marches qui mènent au balcon, ou plus simplement un dégagement.

Un coffre.

On peut jouer dans les rideaux. La fantaisie est de rigueur.

Il en va de même pour les costumes.

PREMIER TABLEAU

(Au lever du rideau le roi avachi sur son trône observe d'un œil désabusé son bouffon qui fait le chien au milieu du plateau ; à quatre pattes, il aboie avec frénésie.)

BOUTADE *(s'arrête d'aboyer et demande au roi :) — Encore ?*

LE ROI — Encore !

Boutade aboie un moment.

LE ROI — Tu aboies sans conviction, Boutade. Le cœur n'y est pas. Fais le chien, vraiment le chien . . .

(Boutade marche à quatre pattes, renifle, aboie. À un moment il tourne le dos au roi.)

(Le roi se lève vivement et va lui donner un coup de pied.)

(Boutade hurle comme un chien.)

LE ROI *(rit à gorge déployée puis devient morose . . .)*

Oh ! Que ce royaume est triste où le roi malheureux ne trouve de plaisir que dans les vignes de ses terres et le sang de ses fermiers.

Oh ! Que ce royaume est triste où le vin se laisse boire sans m'étrangler la gorge ;

où les sujets me laissent les crever d'injustice et de haine, sans me venir occire en ce château, de leurs mains calleuses. Ces hommes en guenilles, ces femmes en loques et ces enfants qui vont, cul nu, par les villes et les villages en ruines, ont accepté ma fêrle avec patience et résignation ; ils m'ont enlevé du coup la nécessité de la conquête et les joies effrénées qu'elle entraîne toujours par ses massacres et ses sacrilèges.

Oh ! Que ce royaume est triste !

Boutade !!!

(Boutade aboie frénétiquement.)

LE ROI — Ta gueule !

BOUTADE — Majesté . . .

LE ROI — Approche, Boutade. Traîne la graisse de ton ventre sur les marches du trône.

(Boutade s'approche)

LE ROI — *(Il se verse à boire et boit.)*

Relève ta tête de chien et regarde-moi dans les yeux . . . *(Un temps.)* Je ne comprends pas que tu puisses me faire rire. Je voudrais ouvrir ton crâne pour examiner ta cervelle de fou et savoir comment te viennent les farces, Ah ! Ah ! Ah ! Je n'aurais plus besoin de toi. Ta cervelle dans une petite boîte me suffirait. Aux heures d'ennui, je la gratterais avec l'ongle et je découvrirais des farces ! Ah ! Ah ! Ah ! Ce qui se trouve dans ta tête m'amuse encore, mais toi tu me dégoûtes.

(Il le repousse du pied.)

Je connais le répertoire de tes grimaces par cœur. Celle de la joie quand tu es soûl de mon vin ; celle de la tristesse quand ton ventre affamé s'essouffle et gémit ; je connais même les grimaces de ta souffrance lorsque mes gardes abattent leurs fouets sur ta bosse de viande et de cartilages.

Oh ! Que ce royaume est triste où le roi ressent le même ennui à être méchant qu'il en éprouverait à être bon !

(Il se verse à boire et boit.)

Tais-toi, tu parleras quand tu auras la parole !

Hier encore, j'ordonnais à mes bourreaux de trancher trois ou quatre têtes — je ne sais plus — et je me suis rendu à l'exécution pour observer la chute de ces boules grotesques qui roulent dans le bran de scie et le fumier puant de mes écuries, mais je n'en éprouvai aucun plaisir. Je n'ai pas souvenir d'une exécution plus terne. Ils ont accepté la mort avec résignation . . .

BOUTADE — Votre peuple vous aime, Majesté.

LE ROI — Tu mens effrontément, Boutade. Tu ne possèdes pas encore l'art de me flatter, insignifiant crétin. Le peuple me déteste et je le lui rends bien.

BOUTADE — Du moins, il se tait.

LE ROI — Il se tait . . . Ce peuple terne était né pour un roi sans orgueil, sans volonté de puissance, pour un roi délicat de l'estomac alors que je suis hautement superbe et dévoré d'une ambition gloutonne !

BOUTADE — Oui, Majesté.

LE ROI — Et puis, il y a les rats, les milliers de rats qui jaillissent à tous les tournants des routes et des ruelles de mon royaume pour s'engager le diable sait où.

Quelle malédiction ! Il dut y avoir un jour une pluie de rats, de petits rats, de gros rats ; toutes espèces de rats venus s'abattre sur mon royaume pour se gaver d'orge et de blé — les cochons ! — et s'engraisser à même mon fief. Je règne sur une multitude de rats malheureux !

BOUTADE — Pourquoi croyez-vous, Majesté, que les rats sont malheureux ?

LE ROI — Parce qu'ils vivent en mon royaume !

BOUTADE — S'ils étaient vraiment malheureux, ils auraient déjà quitté le royaume.

LE ROI — Non.

BOUTADE — Si, Majesté.

LE ROI — Non.

BOUTADE — Si, Majesté.

LE ROI — Toi-même pourquoi ne quittes-tu pas ce royaume ?

BOUTADE — Parce que j'y suis heureux, Majesté.

LE ROI — Tu mens. Et tu le sais très bien. Tu demeures auprès de moi, Boutade, parce que tu n'as pas le choix. Si un matin je m'éveillais sans te trouver endormi dans ta niche, je ferais mettre le royaume à feu et à sang, je te ferais poursuivre sur toutes les routes, je mettrais tout en œuvre et je finirais bien par te retrouver. Et alors, Boutade, ma vengeance serait terrible, et tout à fait réjouissante. Que ne pars-tu, mon fou, que ne cherches-tu à t'enfuir ? J'aurais tellement de plaisir à imaginer un supplice original — un chef-d'œuvre dont tu serais la matière première. Boutade, tu aimerais être la matière première d'un chef-d'œuvre ? C'est tentant. Laisse-toi séduire, mon fou. Pense à la grandeur de l'œuvre d'art. Je ne sais pas encore ce que serait ton supplice, mais il ne manquerait pas de panache sur ce point, je me fais confiance. L'artiste travaille instinctivement . . .

(Boutade aboie avec frénésie.)

LE ROI — Ta gueule, Boutade. Tu me coupes l'inspiration !
Qu'est-ce que je disais ?

BOUTADE — Vous parliez de votre mère, Majesté . . .

LE ROI — C'est faux !

BOUTADE — Des larmes que votre mère versait en abondance sur votre âme dont elle disait . . .

LE ROI — « Ton âme verte d'un côté et pourrie de l'autre ! » C'était le bon temps. Ah ! Ah ! Ah !

BOUTADE — Chaque matin, à l'aube, vous établissiez le programme de votre journée . . .

LE ROI — Et chaque soir, je trouvais ma mère en larmes ! Un monstre ! Elle disait que j'étais un monstre ! C'était le bon temps. Ah ! Ah ! Ah ! (*Puis il s'arrête net.*) Boutade, c'est de toi que nous parlions tout à l'heure . . .
(*Boutade hurle comme un chien blessé.*)

LE ROI — (*Il va vers son fou et le relève brutalement.*) Sais-tu ce qui m'amuserait ?

BOUTADE — (*Crainitif.*) J'aimerais le savoir, Majesté . . .

LE ROI — Te pendre par la gueule à un crochet de boucherie, et m'asseoir un peu à l'écart pour te regarder gigoter dans le vide.

Tu sais, Boutade, la mouche, les pattes prises dans les fils de son bourreau l'araignée, se débat pour s'enliser toujours un peu plus dans la glu soyeuse qui lui sera funeste. Il en serait de toi comme de cette mouche. Ton corps s'ébrouerait de révolte et de douleur et le crochet dans ta gueule toujours plus profondément, petit à petit, s'enfoncerait.

(*Il le repousse et délire.*)

Et le sang par caillots épais et chauds roulerait de ta gorge ouverte pour se glisser, sinueux, sur ton habit comique et sécher en croûtes.

Et les mouches, Boutade, les petites mouches à la fontaine de ta gorge éclatée viendraient se délecter d'un peu de ton sang. Elles tremperaient leur petit suçoir velu, délicatement dans ton sang. « À la tienne » dirait une mouche à sa voisine. « Je m'amuse follement, dirait une autre, je suis soûle du sang d'un bouffon » . . . Ah ! Ah ! Ah ! Tu aimerais, Boutade ?

BOUTADE — Ma vie ne m'appartient pas. Ma mort pas davantage, Majesté. Je l'ai compris très jeune.

LE ROI — Tu es sage, Boutade, tu es un fou, sage . . .
Et tu m'ennuies profondément . . . Prends garde ! Je lève ma coupe à ta santé, mon fou, à ta bonne santé. Ah ! Ah ! Ah !

BOUTADE — On dit que les morts jouissent d'une excellente santé, Majesté.

LE ROI — Tu m'as compris, Boutade ? Non, je ne te ferai pas mourir — sacrifiant même le plaisir de te voir frétiller au crochet d'une boucherie —, car tu demeures le seul d'entre mes sujets capable de saisir la méchanceté de mes allusions.

(*Entrent les gardes.*)

UN — Majesté . . .

LE ROI — Je t'écoute.

UN — Un moine qui chemine à dos de mulet a été aperçu sur la route.

DEUX — Les moines se font de plus en plus rares sur les routes de votre royaume, Majesté, c'est pourquoi nous avons pensé . . .

UN — (*Coup de coude à Deux.*) Que vous aimeriez en savoir davantage. On nous a dit que Rome l'a envoyé jusqu'ici . . .

DEUX — Il est certain qu'il n'est pas venu de son propre chef dans un royaume où . . .

UN — (*Coup de coude à Deux.*) Où il se trouvera dans très peu de temps.

DEUX — Devons-nous lancer les chiens à sa rencontre ?

LE ROI — Comment est-il ?

DEUX — C'est un mulet qui a plutôt l'air inoffensif. Avec ses grandes oreilles . . .

UN — (*Coup de coude.*) . . . le teint vert, la langue pâle, il a l'air d'un moine studieux. Il se nourrit de pain sec et d'eau fraîche.

DEUX — Il paraît s'entraîner au régime qu'il devra subir dans ce royaume . . .

UN — (*Coup de coude.*) Bref, il vit dans la plus grande austérité.

LE ROI — Est-il porteur d'un message ?

UN — Il a fait quelques allusions ; elles laissent à penser, en effet, qu'il est porteur d'un message.

DEUX — Les commentaires vont bon train. Dans la ville, on prétend que Rome veut vous inciter à plus de piété . . .

UN — (*Coup de coude.*) Mais le moine s'est refusé à tout commentaire.

DEUX — Le courrier l'a menacé de lui brûler la plante des pieds s'il persistait à ne pas vouloir exposer le motif de son voyage, mais le moine a répondu que ses pieds appartenaient au Seigneur. C'est un saint homme !

UN — (*Coup de coude.*) Quels sont les ordres, Majesté ?

LE ROI — Boutade !

BOUTADE — Majesté.

LE ROI — Je veux d'autres détails.

BOUTADE — À votre service, Majesté . . . (*Et il sort.*)

LE ROI — (*Il s'approche des gardes, au premier :*) On t'a déjà dit que tu étais laid ? Réponds !

UN — Non, Majesté. Ma mère me trouvait même une certaine beauté . . .

LE ROI — Les maux de cœur et les maux de tripes d'une grossesse suffisent à peine à excuser son erreur de jugement. Elle est énorme ! Ton roi te fait l'honneur de t'apprendre que tu es laid. Cette constatation venant de ma part te flatte-t-elle ?

UN — Je suis flatté, Majesté.

LE ROI — (*Il éclate de rire.*) Je sais que tu me détestes ! Et toi de même ! Tous les gens de ce château me détestent ; et le peuple aussi me déteste. La haine que j'inspire ne souffre pas d'exception.

DEUX — Le peuple vous aime, Majesté.

LE ROI — (*Il éclate de rire.*) Il vous ressemble, le peuple. Il me craint ! Il a peur, il tremble au seul écho du nom qu'il m'a lui-même donné ! Cœur-de-fer ! Cœur-de-fer !

(*À Un.*) Lève ton bras de côté . . .

(*Un le fait.*)

LE ROI — Tu trembles ? . . . Et toi ?

(*Deux lève un bras de côté. Il tremble visiblement.*)

LE ROI — (*Il éclate de rire.*) Mon peuple n'éprouve que haine et dégoût pour moi ! Je le sais ! Et je m'en réjouis ! attendu que les sentiments sucrés m'agacent ! Il n'est pas un jour, pas une heure, qui ne vous surprenne à souhaiter ma mort ! votre délivrance ! . . .

Il n'est pas un jour, pas une heure, qui ne vous surprenne à caresser le projet d'abrégé mes jours !

Je vous connais, sale vermine ! Ma vie encombre tous les cerveaux de ce royaume ! Mais je demeure le plus fort, le plus grand ! et je vivrai vieux ! (*Il éclate de rire.*)

Un sang bouillant coule toujours et pour longtemps dans mes veines. Il chante les saisons et l'amour ! Il chante la vie !

DEUX — C'est là notre plus cher désir, Majesté.

LE ROI — Votre plus cher désir est de me tuer, mais vous êtes trop lâches pour le faire. Vous tremblez comme des gazelles ! Vous n'avez pas l'âme suffisamment héroïque pour délivrer le peuple qui gémit ; pour le soulager du poids de mon règne qui l'opprime ; pour me tuer, et pour mourir ensuite de la main de mes lieutenants. (D'ailleurs dans le cas d'un franc régicide, il n'est pas tellement certain que mes lieutenants condamneraient les meurtriers : eux aussi me détestent.)

Alors qu'attendez-vous ? Je suis seul et sans armes ; vous êtes deux, la lance au poing.

Tirez ! Tirez la lance sur moi. Et qui sait ? peut-être deviendrez-vous par la suite des notables que le peuple respectera.

Et vous nagerez dans l'or ! Et toutes les femmes de ce royaume vous seront acquises à l'avance : vous pourrez toutes les engrosser !

Et dans dix ans, la jeune génération vous appellera du doux nom de père . . .

Alors qu'attendez-vous ?

Et quand vous serez morts, chaque année, en grandes pompes, le peuple portera sur vos tombes des charrettes de fleurs, tirées par de magnifiques taureaux blancs !

En votre honneur, pour glorifier votre nom, on élèvera un monument. Et les vieux du pays apprendront aux plus jeunes à se découvrir respectueusement en passant devant vos bustes de pierre.

Alors qu'attendez-vous ?

Qu'êtes-vous ? des gardes. Que sont des gardes ? Rien, ou si peu.

Vous avez une femme, des enfants peut-être ? fadaïse ! Aujourd'hui, là même, plantés devant moi, vous tenez l'occasion de poser le geste qui vous élèverait ! qui donnerait un sens à votre vie, en même temps qu'il vous mériterait les honneurs !

Etes-vous nés pour le poser ce geste ? ou pour une routine idiote ? Pourquoi ne me tuez-vous pas ? . . .

Vous avez peut-être (qui sait ?) quelque vague idée de l'honneur ? Peut-être ne voulez-vous pas me tuer parce que je me présente à vous nu comme un ver et sans défense ? . . . Je veux bien reconnaître que vous êtes animés d'un aussi noble sentiment . . .

(*À Un :*) Donne-moi ta lance.

(*Un la lui donne.*)

LE ROI — (*À Deux :*) Armes égales. Alors qu'attends-tu ?

Deux hommes sont face à face. Toi et moi.

Je manie la lance aussi bien que toi ; si tu m'attaques je me défendrai.

Alors qu'attends-tu ? Que je te provoque ? Tiens ! pour te provoquer.

(*De sa lance, il le pique au ventre, pique et repique.*)

Tiens ! pour te provoquer . . .

Alors qu'attends-tu ? Qu'une goutte de ton sang coule ?

Tiens ! pour te provoquer . . .

(*Il le pique à la main.*)

(*Deux porte la main à sa bouche dans le geste de sucer le sang.*)

LE ROI — Il coule ton sang ? Il coule ? Réponds !

DEUX — Oui, Majesté.

LE ROI — Je ne suis plus ton roi, mais ton égal !

(*Deux fait non nerveusement de la tête.*)

LE ROI — Nous ne sommes pas égaux ! Tu as raison ! le monde se divise en deux : il y a moi et les autres ! Je suis seul et vous êtes une multitude qui ne valez pas mieux que les femmes et les vieillards.

Dépose ta lance ! Dépose . . .

(*Deux obéit.*)

BOUTADE — (*Entre. Il est essoufflé.*)

Majesté, réjouissez-vous ! Il s'agit bien d'un envoyé de Rome. Il a mission de s'entretenir avec vous. Votre mariage ne paraît plus tenir qu'à un fil !

LE ROI — Qu'on me verse à boire !

(*Boutade le fait.*)

LE ROI — Mon cœur est dans l'allégresse ! Demain, nous allons déposer mon épouse sur le dos d'un mulet et la retourner à son père ! Ce sera un jour de fête ! (*Il boit.*)

Gardes ! Prévenez-moi dès que le moine sera descendu de sa monture et conduisez-le jusqu'ici !

(*Il leur indique la sortie.*)

(*Les Gardes sortent.*)

BOUTADE — Il y a longtemps que je n'avais vu mon roi le cœur aussi léger !

LE ROI — Enfin ! Rome acquiesce à ma demande. Boutade, l'heure est aux réjouissances ! Quel jeu nouveau vas-tu imaginer ?

BOUTADE — J'y ai pensé toute la nuit, Majesté, et j'en ai trouvé un excellent.

LE ROI — Toute la nuit ? Aurais-tu peur de mourir, Boutade ?

BOUTADE — Je ne crains ni la vie, ni la mort, Majesté.

LE ROI — Et que crains-tu donc, présomptueux fou ?

BOUTADE — Un bouffon ne craint que son roi.

LE ROI — Tu sais bien ta leçon, fou ennuyeux. Continuons : Boutade, as-tu fait ta prière, la nuit dernière ?

BOUTADE — Comme toutes les nuits, Majesté, j'ai prié pour vous.

LE ROI — Tu es toujours très occupé, la nuit, Boutade. Tu pries, tu cherches des jeux pour le lendemain, et tu te promènes beaucoup dans le château : où vas-tu, la nuit, Boutade, quand je dors ?

BOUTADE — Que voulez-vous dire, Majesté ?

LE ROI — Où vas-tu, la nuit, Boutade, quand je fais semblant de dormir ?

BOUTADE — Je . . . je cours au soulagement que votre Majesté devine !

LE ROI — Tu te soulages beaucoup de ce temps-ci, la nuit.

BOUTADE — Ce sont les fruits, Majesté.

LE ROI — Les fruits d'un complot, Boutade ?

BOUTADE — Majesté, vous vous amusez de moi !

LE ROI — . . . j'ai fait un rêve la nuit dernière. Tu faisais le chien au pied du trône, et puis tu es devenu un chat hideux, toutes griffes dehors, et les babines frémissantes ! . . . Tu as bondi sur moi et tu m'as labouré le visage de tes griffes.

BOUTADE — C'est un mauvais rêve, Majesté.

LE ROI — Un cauchemar, Boutade. Et s'il m'arrivait d'en faire un aussi terrible cette nuit, dès le réveil je te ferais enfermer pour organiser la réalisation du cauchemar sur toi.

Tu as compris, Boutade ?

BOUTADE — Oui, Majesté . . . Mais je ne suis pas responsable du cauchemar !

LE ROI — Je ne veux pas le savoir. Ça ne m'intéresse pas. Une seule chose m'intéresse : m'amuser !

Nous allons nous amuser ensemble Boutade, ou bien je vais m'amuser de toi.

BOUTADE — Oui, Majesté . . .

LE ROI — Et maintenant, Boutade, à quoi allons-nous nous amuser ensemble ?

BOUTADE — Je vais faire le chien . . .

LE ROI — Non !

BOUTADE — Je vais chanter !

LE ROI — Non !

BOUTADE — Je vais danser !

LE ROI — Non !

BOUTADE — Je vais raconter des histoires. Il y a celle de la bergère que vous ne connaissez pas . . . la bergère qui avait un amant très beau et . . .

LE ROI — Je la connais !

BOUTADE — Nous allons célébrer la bonne nouvelle que vient vous annoncer le moine . . .

LE ROI — Ouvre le coffre, Boutade ! et donne-moi la couronne des jours de fêtes et d'orgie !

(Boutade sautille jusqu'au coffre et l'ouvre.)

LE ROI — *(Il bondit sur Boutade.)* Arrête ! *(Il referme le coffre.)* L'espace d'une seconde tu as eu le regard de ce chat dans mon rêve.

(Il s'écrase sur le coffre.)

(Boutade s'écarte. Il a peur.)

LA REINE — *(Elle entre.)* Majesté, je m'attriste de vous trouver dans une position aussi peu avantageuse . . .

LE ROI — Et de quel droit venez-vous ici sans avoir été annoncée ?

LA REINE — Je viens humblement implorer votre clémence, Majesté.

LE ROI — Baissez le ton, je vous prie ! *(Il se relève.)*

LA REINE — *(Elle baisse la tête.)* La nuit dernière, j'ai pleuré, Majesté . . .

LE ROI — Décidément, il se passe beaucoup de choses dans ce château, la nuit — on prie, on pense, on pleure . . . Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

LA REINE — Majesté, j'ai appris qu'un moine porteur d'un message de sa Sainteté serait bientôt dans ce château et je vous supplie de le recevoir comme il convient.

LE ROI — *(Il éclate de rire.)* Boutade ! Rassure la reine, mon épouse ! Dis-lui tout l'intérêt que nous prenons à cette visite !

BOUTADE — *(À la reine. Confus.)* Beaucoup d'intérêt, Majesté, beaucoup d'intérêt !

LA REINE — *(Au roi.)* Vous êtes atroce !

LE ROI — *(Il éclate de rire.)* Oh ! Que j'aime les mots durs dans votre bouche quasi virginale ! Comme ils en sortent ronds et savoureux. Dites m'en d'autres, chère épouse, dites m'en d'autres !

LA REINE — Qu'allez-vous encore exiger de votre humble servante ?

LE ROI — De même que les expressions violentes, la résignation vous sied à ravir. Décidément, vous étiez née pour devenir l'épouse d'un roi . . . N'est-ce pas Boutade ?

BOUTADE — (*Confus.*) Hé ! Hé ! Hé !

LE ROI — Et vous me voyez comblé d'une fière satisfaction maritale.

LA REINE — Pourquoi ne m'avez-vous pas aimée ?

LE ROI — (*Capricieux.*) Ton odeur, à la longue, m'est devenue fade. Aujourd'hui que ma curiosité de toi se trouve satisfaite, ta seule présence sous mon toit m'horripile et m'agace furieusement, aussi n'ai-je qu'un désir en cervelle, épouse bien-aimée, celui de te retourner à l'insignifiant auteur de tes jours.

LA REINE — Pourquoi vous montrez-vous si cruel envers moi qui fus toujours d'un poids bien léger ?

LE ROI — J'aurais aimé une femme rousse, aux cheveux de flamme ; tu es fade.

J'aurais aimé une femme aux lèvres épaisses pour y coller ma bouche et mordre passionnément ; les tiennes sont minces. J'aurais aimé une femme grande, aux chairs fermes et brunes ; tu as la peau molle.

J'aurais aimé une femme aux yeux vifs, aux yeux de furie ; les tiens sont dociles et blêmes.

J'aurais aimé une femme qui ait du goût pour les couleurs vives et les combats de taureaux ;

tu n'en as que pour les teintes pâles et la musique religieuse, et les langueurs de la lyre te comblent d'aise.

J'aurais aimé une femme !!! . . . Ces paroles te font mal ?

LA REINE — Elles me blessent profondément . . .

LE ROI — Le jeu dépasse les espérances ! (*Il éclate de rire.*) Oh ! hirondelle, oh ! mésange du poète, tourterelle au roucoulement tendre et soumis. Épouse mille fois désirable, sache que je m'apprête à enfoncer un dard aigu.

LA REINE — Je vous suis soumise puisque le ciel l'a voulu . . .

LE ROI — Le ciel ! oui, le ciel ! Je l'ai appelé, je l'ai convoqué le ciel ! J'ai formulé à sa face ma royale demande ! je lui ai fait parvenir un coffre plein d'or et trente bœufs blancs ! On ne reste pas insensible à de tels arguments !

(Il éclate de rire.)

Sois tranquille, chère épouse, nous allons recevoir le moine qui nous est envoyé aujourd'hui comme s'il était notre frère . . . N'est-ce pas Boutade ?

BCUTADE — Comme s'il était notre frère !

LE ROI — Oh ! puisse-t-il venir bien vite cet émissaire tant attendu, porteur de la dissolution officielle de notre idylle. Officielle ! oui, chère épouse ! L'opinion de mon peuple me préoccupe encore à mes heures de tendresse. Qu'en dis-tu ?

LA REINE — Je dis que vous devez être bien malheureux.

LE ROI — Moi ? ! Je déborde d'allégresse : mon cœur fête la nouvelle jeunesse qui lui est déjà promise. Et la royale ambition se partage mon âme de colosse avec le royal orgueil : je suis le plus violent champ de bataille qui se fût jamais vu.

Que puis-je désirer de mieux ?

LA REINE — La paix.

LE ROI — Oui, chère épouse, la paix que je vais éprouver dès l'instant où tu quitteras ce château, toi, ton corps, ton âme, tes fringues et tes frusques ! . . . J'en ai assez de tes reproches ! ! !

LA REINE — Vous-ai-je jamais adressé un seul reproche ?

LE ROI — Quand tu marches, c'est un reproche !

Quand tu respirez, c'est un reproche !

Quand tu ouvres les yeux, c'est un reproche !

Quand tu manges, c'est un reproche !

Ta vie est différente de la mienne ! Tout ce que tu fais est un reproche !

Tu as une façon d'incliner la tête, tu as une façon de détourner les yeux, tu as une façon de ne pas faire attention à ce que je dis, de partir quand je me soûle ; tu as une façon d'être absente qui est un reproche . . .

LA REINE — C'est votre conscience . . .

LE ROI — Tais-toi ! la conscience est une invention de l'envie des autres ! Je n'en ai que faire ! Puisses-tu apporter avec toi ce qui en reste ! les lambeaux d'une conscience ivrognesse et débauchée !

J'ai précisément besoin de changer l'air ambiant.

LA REINE — Qu'ai-je à voir avec l'air ambiant ?

LE ROI — Mon air ambiant, c'est toi ! (*Il éclate de rire.*)

(*Entrent les gardes.*)

UN — Majesté, l'abbé Tirelenlaire, envoyé de Sa Sainteté auprès de votre Majesté !

LE ROI — Ramenez la reine dans la profonde solitude de ses appartements !

(*Les gardes accompagnent la reine qui se retire.*)

BOUTADE — Et l'abbé Tirelenlaire, Majesté ?

LE ROI — Qu'il entre ! . . . Qu'il entre ce remarquable porteur de la bonne nouvelle !

(*Il prend place sur son trône.*)

BOUTADE — (*Qui est sorti revient presque aussitôt.*)

Majesté, l'abbé Tirelenlaire, envoyé de Sa Sainteté auprès de votre Majesté !

(*Entre l'abbé.*)

L'ABBÉ — Oh ! . . . Cœur-de-fer, puissant roi de ce royaume florissant, colossal monarque de cette monarchie rayonnante, je viens vers vous, moi, l'humble émissaire de Sa Sainteté et me fais votre humble serviteur, obéissant ici, d'une part, à un ordre agréable de celui qui m'envoie vers vous et d'autre part, à mon désir qui fut toujours de vous être agréable, Cœur-de-fer . . .

LE ROI — (*Ravi.*) Ah ! Ah !

L'ABBÉ — C'est donc l'âme débordante d'allégresse que je me trouve aujourd'hui l'envoyé de Sa Sainteté auprès de vous, Cœur-de-fer . . .

LE ROI — (*Ravi.*) Ah ! Ah ! Ah !

L'ABBÉ — Le cœur encore enivré du spectacle réconfortant que j'eus le loisir d'admirer chemin faisant, de ce peuple qui vous adule, vous adore et vous porte aux nues !

LE ROI — C'est bien haut, cher abbé, c'est bien haut de me porter . . .

L'ABBÉ — Fi donc ! Cœur-de-fer, assez de modestie . . . j'en suis abasourdi . . .
Enfin, bref, vous me voyez aujourd'hui . . .

BOUTADE — Le cœur en fête . . .

LE ROI — Boutade tais-toi !

L'ABBÉ — Votre bouffon, Majesté, a cent fois . . .

BOUTADE — Mille fois . . .

L'ABBÉ — Mille fois raison : je viens à vous le cœur en Fête — avec un grand F . . .

BOUTADE — Un F majuscule . . .

L'ABBÉ — Et bien éloquent . . .

BOUTADE — Oh ! Foui ! . . .

LE ROI — (*Bas à Boutade.*) Cette entrée en matière, Boutade, ne me déplaît pas ; elle présage d'une attitude compréhensive du pape envers moi.
(*A l'abbé.*) Comment se porte-t-il ?

L'ABBÉ — De qui votre Majesté me fait-elle l'honneur de me parler ?

LE ROI — De Sa Sainteté notre Pape vénéré.

L'ABBÉ — Hélas ! pas trop bien, Majesté. Vous n'ignorez pas que Sa Sainteté a dû se contraindre à l'usage de deux béquilles et je dois dire que n'en ayant pas contracté l'habitude dès son jeune âge — de cause à effet — Sa Sainteté ne se porte, hélas ! pas bien du tout . . .

LE ROI — Ah ! . . . Dommage ! Mais qu'y puis-je ? Et quelle nouvelle en ce jour me venez-vous porter, ambassadeur abbé ?

BOUTADE — Hélas ! Pas trop bonne, Majesté.

LE ROI — Boutade, tais-toi.

BOUTADE — Je dis la vérité, Majesté !

LE ROI — Et qu'en sais-tu ignoble fou ?

BOUTADE — Il n'est que de regarder la couleur vert-de-gris de sa face de freluquet, pour bien voir que l'énergumène est porteur d'un refus de Sa Sainteté ! Observez son allure d'enterrement, majesté : on dirait qu'il s'est ici rendu pour le vôtre !

LE ROI — Ou pour le sien, monsieur l'abbé ne l'ignore pas.

N'est-ce pas monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ — Il se trouve des cas sur lesquels — bien entendu — Sa Sainteté se penche et se recueille plus longuement que sur d'autres : il me faut dire ici que le vôtre en fut. Ayant bien pesé le pour et . . .

BOUTADE — Le contre . . .

L'ABBÉ — Et le contre, en effet ! Sa Sainteté bien qu'elle ne cache pas le bien-fondé de votre requête — loin de là puisqu'elle insiste pour que de mon côté . . .

BOUTADE — J'insiste . . .

L'ABBÉ — J'insiste même auprès de vous . . .

LE ROI — Bref ? !

BOUTADE — Bref ? !

L'ABBÉ — Bref ?

(Un court temps.)

Hélas, Majesté, je suis irresponsable des messages qu'il me faut porter.

LE ROI — Quoi ! Sa Sainteté refuse de rompre mon mariage !

L'ABBÉ — Hélas, oui . . .

LE ROI — Quoi ! L'éclat dont mes ancêtres firent étinceler le bouclier qui maintient puissamment ce royaume, ne lui suffit pas en gage de ma sincérité ! ?

L'ABBÉ — Hélas . . .

LE ROI — Quoi ! Les trente bœufs blancs qu'en signe d'amitié je fais annuellement parvenir à Sa Sainteté — à l'image du don de trente vierges que de son temps mon père distribuait largement à ses amis princiers — ne lui suffit pas ! ?

BOUTADE — Hélas, pauvres bœufs blancs . . .

LE ROI — Je lève mon verre à la santé de Sa Sainteté ! Que le jus de la treille déborde sur mon jupon blanc et que ton sang, petit abbé, retombe sur moi et sur mes enfants — car tu seras puni !!!

L'ABBÉ — Majesté, je ne suis pour rien dans les décisions de Sa Sainteté.

LE ROI — N'es-tu pas le représentant du Saint-Siège auprès de moi ? !

BOUTADE — Hélas ! oui . . .

LE ROI — Tu seras donc puni en tant que ce représentant !

Assez de se moquer du roi que je suis, de la couronne sur ma tête, et de mon sceptre au poing !

Encore un peu de temps et nous te verrons ; encore un peu de temps et nous ne te verrons plus !

Quel jour sommes-nous, Boutade ?

BOUTADE — Hélas . . . Vendredi saint, Majesté.

LE ROI — Excellente idée, Boutade. Gardes !

(Les gardes entrent.)

Emmenez l'abbé freluquet pour qu'il soit crucifié !

L'ABBÉ — Majesté . . . l'heure aurait-elle sonné de ma fin ? . . .

(Il pleure.) Pitié, majesté, pitié . . . je suis si jeune encore.

BOUTADE — Hélas . . .

LE ROI — *(Aux gardes.)* Vous planterez bien droite et haute la croix sur cette colline abrupte et rocailleuse qui me sert d'horizon lorsque du balcon royal de ce château royal, j'exhibe son roi au peuple qui le réclame !

Obéissez !

(Les gardes traînent par les bras l'abbé qui pleure comme un enfant.)

LE ROI — Boutade !

BOUTADE — Majesté ?

LE ROI — Apporte du vin, beaucoup de vin rouge que je puisse me laver symboliquement les mains . . .

BOUTADE — Voilà Majesté ! *(Il verse à boire.)*

LE ROI — *(Se lave les mains jusqu'au coude puis il dit)* Pardonnez à mes gardes et à mes bourreaux, Seigneur Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font.

(Néant.)

(Fin du premier tableau.)

SECOND TABLEAU

(Roulement de tambour. La lumière revient lentement. La scène sera moins éclairée qu'au premier tableau. Le roi est seul. Il a des gestes brusques comme s'il voulait chasser un mauvais rêve.)

BOUTADE — *(Il entre.)* Majesté.

LE ROI — *(Il sursaute.)* Où étais-tu Boutade ?

BOUTADE — Un peut partout, Majesté. J'étais aux nouvelles . . .

LE ROI — Je ne veux plus que tu me laisses seul. Tu as compris ?

BOUTADE — Oui, Majesté.

LE ROI — Quelles nouvelles rapportes-tu ?

BOUTADE — Excellentes, Majesté. Le cortège s'est engagé sur le petit chemin de la colline et l'abbé traîne péniblement sa croix.

LE ROI — *(Il éclate de rire. Puis redevient inquiet.)*

Rien d'autre ?

BOUTADE — Le peuple gronde sourdement : au cours de réunions louches qui se tiennent dans les bouges du royaume on parle de révolte.

LE ROI — Ah ! Ah ! Ah ! Révolte ? Le peuple est trop lâche ! . . .

BOUTADE — Les chiens courent dans les rues, la queue basse et la babine écumante . . .

LE ROI — Va pour les chiens baveux . . . Ensuite ?

BOUTADE — Il n'y a plus un seul rat dans la ville, Majesté !

LE ROI — Tant mieux !

BOUTADE — Mais le peuple s'inquiète, Majesté.

LE ROI — Et pourquoi s'inquiète-t-il ?

BOUTADE — Il dit que la subite disparition des rats n'augure rien de bon pour le royaume . . .

LE ROI — Qu'on leur donne des rats ! (*Il précise.*) Des rats et des jeux !

BOUTADE — Il n'y a plus de blé dans les greniers.

LE ROI — Qu'y puis-je ?

BOUTADE — Plus de blé : plus de pain, Majesté . . .

LE ROI — Ah ! voilà donc pourquoi les rats sont partis . . .

BOUTADE — L'abbé de votre chapelle royale a disparu, Majesté.

LE ROI — S'il revient qu'on le crucifie — la tête en bas : ça lui apprendra à disparaître.

BOUTADE — La chapelle est sombre et les chauves-souris survolent surnoiseusement les statues.

LE ROI — Elles en ont décapité quelques-unes ?

BOUTADE — Aucune, Majesté

LE ROI — Qu'on laisse donc ces aimables mammifères se prélasser de la nef aux absides et du chœur aux voûtes ! Quoi encore ?

BOUTADE — La reine pleure, Majesté.

LE ROI — Excellente idée, Boutade ! qu'on la fasse venir ici ! Le spectacle de ma reine en larmes va me rendre la joie de vivre ! (*Il se verse à boire.*)

BOUTADE — (*Va pour sortir, mais il s'arrête et annonce.*)

Sa majesté la reine !

LE ROI — Prendrait-elle l'habitude agaçante chez une femme de l'initiative personnelle . . .

BOUTADE — Je cours aux nouvelles, Majesté ? (*Il va sortir.*)

LE ROI — Excellente idée, Boutade. Et reviens vite me décrire la souffrance que tu croiseras sur ta route !

(*Il rit. Puis sévère.*)

Mon épouse, quel bon vent t'amène ?

LA REINE — (*Elle est entrée.*) Un vent chargé de gémissements de votre peuple, Majesté.

LE ROI — Je ne lui en demande pas tant !

LA REINE — Majesté, je ne viens pas implorer plus d'indulgence à mon endroit, plus de compréhension . . .

J'accepte mon destin, aussi pénible soit-il. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira.

Mais souffrez que je vous parle de ceux dont vous êtes le chef temporel . . . Vos malheureux sujets pleurent sur vous et sur vos péchés . . .

LE ROI — Ça les occupe ! Et ça vous occupe ! Mais vous allez tout de même vous faire un devoir de m'obéir : reprenez le fuseau et les aiguilles, chère épouse, tel est votre destin. Tenez-vous-y !

LA REINE — Le peuple craint la vengeance divine !

LE ROI — Le monde n'est en somme qu'une immense tempête divine. Et dans ce naufrage grotesque et gigantesque, votre place n'est pas ici !

LA REINE — Rendez votre peuple heureux ! Donnez à vos sujets la paix du cœur !

LE ROI — (*Il rit.*) Il n'y a pas assez de guerres ! les rois s'ennuient ! Et pour ce qui est de la paix du cœur, ce n'est pas mon fait ! Je ne suis pas le roi du ciel ; je suis un roi de la terre ! Adressez-vous ailleurs !

LA REINE — Majesté, je vous en supplie, écoutez-moi. J'ai séché mes larmes inutiles, et je suis venue vous dire la détresse, je suis venue vous dire la grande lassitude de votre peuple.

LE ROI — (*Il rit.*) Ma foi, mon épouse, tu es sous pression ! J'ignorais que tu fusses capable de t'enflammer . . . Continue, tu m'amuses . . .

LA REINE — Ouvrez les yeux, Majesté, et voyez la souffrance qui règne autour de vous ! Voyez !

LE ROI — (*Dans une grande colère.*)

Et puis, non ! J'en ai assez ! Ça ne m'amuse plus ! Courbe l'échine et tais-toi ! Nous allons maintenant nous employer à meubler ton esprit ! Lorsque ce soir tu rentreras dans tes appartements, tu auras le souvenir d'une journée mémorable ! Elle va exiger plusieurs mois de digestion pendant lesquels tu ne viendras plus nous importuner !

Tu vas me tenir compagnie pendant une heure. Ne peux-tu veiller une heure avec moi ? . . . Ensemble, spectateurs ravis, nous allons assister dans quelques instants à la mise en croix d'un minable abbé.

LA REINE — Vous êtes atroce !

LE ROI — Tais-toi ! Souviens-toi du joli matin de mai où tu m'as juré fidélité et obéissance. C'était devant les autels. Et prends garde que je t'y ramène, les pieds les premiers ! (*Il rit. Comédien.*) Et tout le peuple prendra le deuil. Et je verserai des pleurs sur ta dépouille.

Et on t'enfermera en grandes pompes au plus profond d'un immense caveau dont nous aurons la précaution de verrouiller la porte — de peur qu'il ne te prenne la fantaisie coupable de ressusciter !

(*Il rit.*)

Dans quelques minutes, sans pudeur, sans même la réserve la plus élémentaire, un moine va se donner en spectacle sur le sommet de cette colline.

Sais-tu seulement pourquoi je le fais crucifier ?

LA REINE — Il était porteur du refus de Sa Sainteté à votre demande de dissolution de mariage . . .

LE ROI — Que tu es bavarde ! Tu n'ouvres la bouche que pour dire des sottises ! Et tu as toujours été bêtement ignorante des joyeuses fantaisies de ton époux.

Et bien ! non, chère épouse, le moine freluquet ne sera pas crucifié pour cette seule raison. Il en est une autre beaucoup plus simple : il ne m'était pas sympathique ! Plus il parlait, plus j'éprouvais le besoin de m'opposer à lui, de faire un geste pour marquer mon antipathie . . . Et puis son froc sentait le mulet . . . Voilà !

Tu baisses la tête ?

Tu as raison de baisser la tête devant moi, mon enfant, je suis à l'image de Dieu : impénétrable en mes desseins.

(*Boutade entre en courant.*)

LE ROI — Quelles nouvelles, Boutade ?

BOUTADE — Le vent tourne en rond sur la colline !

(*Depuis l'entrée de Boutade l'éclairage baisse lentement.*)

LE ROI — Ensuite ?

BOUTADE — Les ivrognes ont le vin triste !

LE ROI — Ensuite ?

BOUTADE — Les hommes parlent à voix basse. Les femmes se taisent et s'enferment dans les maisons avec les enfants.

LE ROI — Et les chiens ?

BOUTADE — Toujours aussi baveux.

LE ROI — Et les rats ?

BOUTADE — Manquent à l'appel, Majesté.

LE ROI — Et le peuple ?

BOUTADE — Il est gris, Majesté.

LE ROI — Allons au spectacle ! (*Mouvement.*)

Ensuite ?

BOUTADE — Voyez vous-même, Majesté, on s'apprête à planter la croix sur laquelle mourra bientôt le coupable.

LE ROI — L'innocent, Boutade ! L'innocent !

D'ailleurs en disant « coupable », tu gâcherais le plaisir de la reine.

LA REINE — J'ai peur, laissez-moi partir !

LE ROI — Tais-toi et reste auprès de moi !

BOUTADE — Majesté, voyez comme le ciel est noir.

LE ROI — Très noir, oui . . . (*Puis il éclate de rire.*)

BOUTADE — Quelle pensée vous fait rire, Majesté ?

LE ROI — (*Morose.*) Je pense, Boutade, que déjà ce spectacle est sur le point de m'ennuyer profondément . . .

BOUTADE — Il est pourtant de choix : la crucifixion d'un innocent, un Vendredi saint à trois heures.

LE ROI — (*Dramatique.*) Boutade !

BOUTADE — Majesté ?

LE ROI — Dis-nous quelque chose de drôle !

BOUTADE — De drôle ? . . . Auriez-vous peur, Majesté ?

(Roulement de tambour au loin.)

LE ROI — Dis-nous quelque chose de drôle !

BOUTADE — Vous n'avez rien à craindre, Majesté ! Vous êtes le maître ! On a déjà vu avant aujourd'hui des nuages s'amonceler au-dessus de la colline, n'est-ce pas ? Regardez ! regardez les nuages, majesté ! On dirait un chat. *(Il ricane.)*

(Le roi lui donne un coup de pied.)

BOUTADE — *(Il se retrouve un peu plus loin et miaule.)*

Miaou ! Miaou ! Quelque chose de drôle ?

Attendez ! Voyons si Elie viendra le délivrer.

(La reine s'enfuit.)

(Roulement de tambour et de vent sur la scène.)

BOUTADE — Vous entendez, Majesté, la belle histoire ! Il y avait des curieux. Une foule de curieux. Des hommes qui passaient la main dans leur barbe en calculant, en s'interrogeant sur l'Homme-Dieu qui ouvrait ses bras pour étreindre la foule des hommes en son amour immense.

Vous entendez, Majesté, la belle histoire !

Il y eut du sang. Il y eut un homme qui est mort, les pieds et les mains cloués sur deux bouts de bois . . .

(Le roi, pendant ce qui suit, est comme foudroyé par un éclair. Et le tonnerre gronde.)

BOUTADE — . . . « Au même instant, le voile du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent . . .

LE ROI — *(Il s'écrase à quatre pattes.)*

Boutade . . . Boutade . . .

BOUTADE — *(Ferme.)* Majesté ?

LE ROI — Étrangle la reine, elle est responsable du cataclysme !

Étrangle, tu auras de l'or. Étrangle . . .

BOUTADE — La reine est déjà loin, Majesté . . .

LE ROI — Boutade, mes yeux sont-ils ouverts ?

BOUTADE — Grands ouverts, Majesté.

LE ROI — Et mes jambes, dis-moi, sont-elles toujours sous mon corps ?

BOUTADE — Vous êtes assis dessus, Majesté.

LE ROI — Je ne les sens plus, Boutade, elles sont paralysées et je suis aveugle.

BOUTADE — Miaou ! Miaou ! fff ! fff ! fff ! (*Il rit.*)

LE ROI — Tu auras les yeux crevés, les pieds et les mains coupés . . .

BOUTADE — Votre Majesté jouit d'une imagination bouillonnante de fertilité.

LE ROI — Je te ferai étriper par nos chiens !

BOUTADE (*rageur*) — Et mon cœur vous sera servi sur un plateau d'argent ?
Miaou ! fff ! Ah ! Ah ! Ah !

LE ROI — Boutade, je vais mourir.

BOUTADE — Miaou !!!

LE ROI — Quel artiste va mourir . . .

BOUTADE — Un aigle, tu croyais être un aigle, mais ne fus toujours qu'un vulgaire corbeau que la mort aujourd'hui rappelle à l'ordre.

LE ROI — (*Il meurt.*)

BOUTADE — En ce jour de colère et de justice, tu meurs comme un chien gauleux !

(Il le pousse du pied et va d'un bout de la scène à l'autre en criant :)

Le roi est mort ! Vivat ! Le roi est mort ! Vivat !

(Boutade se verse à boire. Boit et vide la coupe sur le cadavre du roi ivre, en riant.)

RIDEAU

Jacques Languirand
1^{er} septembre 1956.